

dogme de l'immortalité, de la béatitude après la mort, et de la résurrection : oh ! s'il en est ainsi, reprit-elle, je suis contente de mourir. Je la baptisai. Quand j'en vins à cette question, crois-tu au bon Esprit ? Elle répondit : non ; le bon Esprit c'est Dieu. — Oh ! oui, certainement, j'y crois. Elle avait entendu le mauvais Esprit. Je la vis le lendemain, la question qu'elle me fit me déconcerta au premier moment. Je voudrais bien, me dit-elle, que tu me donasses de l'eau-de-cu. Je crus qu'elle déraisonnait ou qu'elle revenait à une passion enracinée. Elle répondit à ce sentiment de surprise en me montrant le creux de sa main et en traçant de son doigt une petite circonférence. Elle ajouta : ma bouche est mauvaise, et je ne trouve plus bon ce que je mange. — Je n'avais pas de boisson. — As-tu du moins un peu de poivre ? — J'en envoyai prendre chez un marchand. Je voulais lui porter le lendemain quelque soulagement. On vint me dire qu'elle avait rendu l'âme en conservant jusqu'à la fin son calme ordinaire inaltérable et le sentiment de son bonheur.

Les douze jours que dura cette réunion furent loin d'offrir aux missionnaires toute la liberté et le temps de faire l'œuvre de Dieu. La préoccupation qui agitait les Sauvages, ne leur fit prêter qu'une demi-attention aux efforts de leur zèle. Ils baptisèrent quarante personnes parmi lesquelles environ trente enfants. Beaucoup de chrétiens cependant profitèrent de cette occasion pour approcher des sacrements, mais l'ignorance d'un grand nombre était telle, qu'il aurait fallu plus de temps pour pouvoir les y disposer tous. En faisant des visites fréquentes dans les cabanes, les missionnaires eurent bien des fois à gémir sur la pénurie des secours religieux au milieu de ces vastes contrées. Dans bien des familles, voici quelles réponses ils reçurent : Comment priez-vous, leur demandait le missionnaire ? c'est-à-dire de quelle religion êtes-vous ? avez-vous été baptisé ? — oui. — Depuis combien de temps ? — Il y a 3, 4, 5 ans. — Avez-vous vu la Robe noire depuis ? — non jamais. — Savez-vous la prière ? — non. — Faites-vous le signe de la croix ? — non, le prêtre ne vient pas chez nous. — Êtes-vous loin d'ici ? — à 2, 3, 6 jours de marche. — Priez-vous ensemble le dimanche ? — non. — Venez la nuit à la chapelle, nous vous apprendrons à prier. Vous vous confesserez. — Qu'est-ce que la confession ? — Tout était à faire dans ces âmes marquées cependant du sceau sacré, mais qui n'avaient de la religion que le baptême !

Le gouverneur anglais paraît disposé à faire des efforts généreux et efficaces pour la civilisation de ces infortunés enfants des forêts. Il veut prendre par la base cette population indigène, en préparant son avenir par l'éducation de la jeunesse. Ce sera le travail d'une génération entière, mais s'il est conduit avec sagesse et constance, on peut espérer de le voir atteindre sûrement son but.

M. Vardon, surintendant du département sauvage, était venu sur les lieux pour exposer les bonnes intentions du gouvernement et proposer les plans d'amélioration. Il a développé son projet dans une assemblée solennelle de tous les chefs, et en présence du ministre de Manitouling et des deux missionnaires. Des écoles d'industrie seront formées aux frais du gouvernement pour initier la jeunesse à des habitudes d'ordre et de travail, que sans cela elle ne prendra jamais dans la vie errante. L'agriculture et les arts mécaniques compléteront le cadre des travaux auxquels les jeunes gens seraient appliqués. Des écoles semblables réuniraient les filles pour apprendre à coudre, filer, tricoter, etc.

Le P. Choné fut invité par le surintendant à prendre la parole à son tour devant cette imposante réunion. Il en profita volontiers pour élever la voix au nom de la religion devant tant d'aveugles qui ne la connaissent pas encore. Il paya un juste tribut d'éloges aux vœux bienfaisants du gouvernement. Il s'attacha à faire voir dans son action l'œuvre civilisatrice dont Dieu le faisait l'instrument. Il fit remonter jusqu'au grand et fondamental principe de la fin de l'homme tous ce qu'il entreprenait pour leur bien-être. En lui obéissant et en hasardant ses projets, vous apprendrez plus facilement, leur disait-il, à connaître et à servir le grand Esprit, pour mériter ensuite le bonheur. Le surintendant a donné l'espérance de fonder de suite des écoles dans les deux villages de Manitouling et de Ste. Croix. Les mission-

naires auront la direction de l'école de leur village. Un jeune homme vertueux qui possède parfaitement la langue anglaise est déjà en marche pour s'y rendre et la gouverner.

Espérons que de si heureux projets recevront une exécution prompte et complète. Et elle le sera nous en avons la confiance si la religion conserve son action puissante et libre sur une œuvre qui resterait toujours stérile sans son concours.

Nous apprenons en même temps que deux Pères Jésuites sont partis pour se fixer au Sault Ste. Marie où la population catholique dans un rayon très étendue était depuis longtemps dépourvue de pasteurs. Le commerce des mines que l'industrie se met en mesure d'exploiter, attire sur ces rives de nombreux émigrants et la ville naissante va bientôt, dit-on, devenir un géant. Il y a précisément deux cent quatre ans aujourd'hui que le R. P. Jogues, le plus illustre martyr du Canada, alla le premier planter au même lieu le signe sacré de la rédemption.

Le gouvernement anglais vient de prendre une mesure qui favorisera beaucoup ces établissements nouveaux, et dont la religion tirera aussi de grands avantages. Un sicambat part tous les quinze jours de Sémétengoushonc. Il va jusqu'au Sault Ste. Marie en touchant aux principaux villages de l'île Manitouline.

— Les journaux anglais disaient que notre gouverneur lord Elgin devait s'embarquer pour le Canada au commencement de novembre, mais il n'y a rien d'officiel.

Le lord Metcalfe a laissé, par son testament, à son secrétaire privé M. J. M. Higginson, la petite somme de £20,000.

O'Connell se prononce contre l'ouverture des chambres, il a plus de confiance dans l'énergie du lord-lieutenant, qui pourra secourir l'Irlande affamée plus à temps que les parlementaires.

M. Guizot offre au cabinet de Londres de protester contre le cabinet de Washington dans la question relative à la Californie. Ce serait en quelque sorte chercher à indemniser lord Palmerston pour l'affaire du mariage du duc de Montpensier.

On a envoyé à Paris pour la valeur de cinq à six millions de diamants et pierres précieuses à remonter, et des commandes pour presser autant à l'occasion des noces espagnoles. On paie l'historiographe des cérémonies et fêtes des mariages, M. Alexandre Dumas 7,000 fr. par mois. Le noble écrivain, éloigné d'une telle mesquinerie royale, a emprunté 60,000 fr. pour soutenir son rang. On dit que tous ces grands tintamares n'ont encore produit qu'une petite chanson ampoulée sans bon sens.

L'enfant don Enrique d'Espagne était le 23 et 24 septembre à Bruxelles.

On trouvera à l'article des nouvelles ce qui intéresse le plus au sujet des pays étrangers.

## NOUVELLES RELIGIEUSES.

### CANADA.

— Nous avons visité, jeudi, l'école du soir des Frères de la Doctrine Chrétienne, et nous y avons compté avec bonheur 240 élèves, de tout âge ; de 13 et 14 ans à 45 ans. Trois cents et quelques se sont fait inscrire sur la liste des Frères ; malheureusement le local ne permet pas d'en recevoir plus que le nombre cité plus haut. Tous, jeunes et vieux, paraissent mettre un zèle extraordinaire à apprendre. Il serait à désirer que ces écoles pussent se répandre dans les divers quartiers de la ville, pour donner occasion à tous les jeunes gens de s'instruire de tout ce qui convient à leur état. Mais ce qu'il est surtout essentiel d'obtenir c'est de moraliser la jeune génération ; or pour la moraliser, il faut l'occuper à quelque chose de sérieux et d'utile, il faut l'arracher à cette oisiveté qui tue les meilleures natures, et les hommes aux plus belles espérances. Nous ne cessons de répéter combien nous avons admiré à Montréal la sollicitude du comte Charbonnel, établissant des banques d'épargne et des écoles du soir pour ceux qui, livrés à des industries, ne peuvent pas fréquenter les écoles du jour ; dans ces écoles ils apprennent à gagner leur vie, et ils déposent dans ces banques d'épargne le produit de leurs économies, deux puissants leviers pour moraliser et asséner les populations, les occuper et les distraire en les instruisant et les accoutumant à l'économie.

### ROME.

— Une lettre de Rome, publiée par le *Sémaphore de Marseille*, donne les détails suivants au sujet des cadeaux qui ont été mutuellement échangés entre le Pape et le prince de Joinville.

— Sa Sainteté a fait remettre au prince la collection complète des grandes